

Libération - 4 mars 1993

Signé cinéma par Olivier Séguret

Parti avec curiosité pour Le Pays des sourds, Nicolas Philibert en revient avec une histoire pleine de personnages étranges qui ne parlent pas, mais « signent ». Une langue dont la grammaire (zoom, gros plan...) et les lois (montage) s'apparentent à celle du cinéma.

Rarement les films ont un sens. Celui de Nicolas Philibert, *Le Pays des sourds*, a l'énorme privilège d'avoir découvert le sien sur son chemin, selon un beau principe de justice morale qui veut que, parti sans bagage mais avec beaucoup d'amour et de curiosité pour le pays de ceux qui n'entendent rien, le cinéaste en est revenu riche d'une histoire extraordinaire. Une histoire pas simple mais très attachante, pleine de personnages étranges et forts, auxquels la virtuosité gestuelle de leur langage confère une sorte de puissance occulte. Il y a là un vieux sorcier sourd, le maître barbu Jean-Claude Poulain, à l'expressivité géniale, qui raconte de ses doigts la naissance de son enfant en exposant cette idée que les mots ont du mal à nous traduire: « *J'ai eu une fille de mon premier mariage. Une entendante. Je rêvais d'avoir un enfant sourd, la communication aurait été plus facile. Mais je l'aime quand même* ». Il y a aussi un enfant, Florent, qu'on voudrait kidnapper, adorable Zébulon qui compense son étanchéité orale et auditive au monde par un débordement d'effusions du corps, des mains et des yeux. Il y a encore une institutrice modèle, des gamins sérieux et comiques, un couple au soir de ses noces, valsant dans l'oubli et le bonheur, longtemps après l'arrêt d'une musique qu'ils ignorent.

Tous ces adultes parlent et tous ces enfants apprennent à parler, mais avec des signes, selon les codes d'un langage élaboré depuis la nuit des temps. avec cette gestuelle vive, magique, dont on saisit quelques éclats, à l'instinct, mais à laquelle les parlants et entendants restent la plupart du temps totalement hermétiques. Pourtant, on sent bien qu'il en faudrait assez peu de chaque côté pour se rejoindre, car ce qui tombe sur Nicolas Philibert, et sur nous avec, dès les premiers pas de son voyage, son intuition magnifique, c'est que la langue des signes est une langue amie du cinéma et que sa grammaire et ses lois appartiennent à une lignée cousine. Pas seulement parce qu'on peut faire confiance aux sourds pour être tout particulièrement attentifs aux images, mais surtout parce que, comme l'expose William C. **Stokoe**, théoricien du **sabir** sourd: « *Ce langage passe sans cesse de la vue normale au gros plan, puis au plan d'ensemble et de nouveau au gros plan, exactement comme travaille un monteur de films... Non seulement la disposition des signes évoque davantage un film monté qu'une narration écrite, mais chaque "signeur" est placé comme une caméra* » (1).

Ouvrant presque par inadvertance cet abyme théorique, Philibert ne s'y engouffre pourtant qu'à pas mesurés, avec envie, prudence et réflexion, d'autant que toutes les fées du langage cinéma peuvent être légitimement convoquées à ce colloque au sommet. On se doute, dès lors, qu'avec de telles idées en tête, le réalisateur a placé très haut ses ambitions. Cette vision de la langue des signes comme métaphore humaine et incarnée du cinéma va le porter naturellement à utiliser toutes les ressources dont il dispose pour la nourrir.

Inscrit, pour les besoins du film, à un cours de signes niveau débutant, Philibert découvre d'abord que son professeur, sourd profond, utilise comme outil pédagogique des dessins proches du story-board destinés à faire comprendre, en termes de cadrage, l'espace qui convient à la pratique de ce langage: « *Non seulement les signes exigent la plus grande précision, mais encore faut-il qu'ils ne soient ni trop étriqués ni trop amples, de façon à s'inscrire dans un espace qui correspond très exactement à ce que les cinéastes du monde entier désignent sous le nom de plan américain. Mais il y a aussi des signes qu'il faut exécuter en gros plan et d'autres incluant même des mouvements de zoom.* »

Dans le même ordre d'idées, il faut signaler l'importance cruciale de la lumière dans la vie des sourds, l'obscurité ou la pénombre les privant de toute possibilité d'expression. De même, chez les sourds, il ne peut y avoir de off ni de hors champ, donc pas de possibilité de les filmer en gros plan ou d'intercaler des plans de coupe sous peine de perdre le fil de leur discours. Condamné à inventer de nouvelles méthodes de filmage pour s'adapter à son sujet. Philibert en saisit l'occasion pour travailler la matière même du cinéma. Inévitablement, il fallait aussi que Philibert en arrive là: « *Naturellement, un tel film ne pouvait laisser de côté la question du son. Elle était inhérente au sujet lui-même. Mais, pendant très longtemps, j'ai fait fausse route, m'obstinant à vouloir recréer la manière dont les sourds perçoivent les sons. Ça ne fonctionnait pas. Alors je suis revenu à des idées plus simples* », telles qu'on les verra à l'oeuvre, dans leur limpide évidence, dans ce film, au sens propre, inouï.

Mais, pour élevée que soit la nature de son projet, Philibert ne feint jamais de le dominer. Ce qu'il offre, c'est en quelque sorte un cadeau de reconnaissance à la mesure de l'accueil qu'il a reçu au pays des sourds. Plutôt que de bâtir à ses hôtes une énième petite chapelle socio-documentaire, il leur ouvre en grand la cathédrale du cinéma, réalisant un film non pas sur eux mais pour eux et pour tous, même si, délicatement, il est le plus souvent sous-titré à leur intention. Un film, aussi, qui saisit l'occasion du cinéma pour parler des sourds et *vice versa*. Un film riche de mille infos utiles sur la culture sourde où les « non-entendants » ne se privent pas de faire valoir aux « entendants » quelques-uns des considérables avantages de leur état: l'universalité de la communication (« *En deux jours. je peux bavarder avec un sourd chinois* »): l'hyperacuité du regard; la dimension «société secrète» de cette langue enfin, qui permet de parler à l'insu des non-sourds et pourtant à leur barbe.

Avec les mains ou avec des mots, c'est le tam-tam du cinéma qu'il faut faire résonner en faveur du *Pays des sourds*. On peut aussi combiner les deux: croiser les doigts en lui souhaitant le meilleur des bouche à oreille.

(1) Cité par Olivet Sacks dans *Des yeux pour entendre*, Editions du Seuil.

www.liberation.fr